



De gauche à droite : France DESCAUT, Noël ROQUEVERT, Lucienne BOGAERT, Daniel GELIN, Raymond ROULEAU et Françoise LUGAGNE dans « La neige était sale », vus par Déro.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE par André-Paul ANTOINE

A la Comédie-Française : « LES CAVES DU VATICAN », d'André Gide.

On espérait une apothéose. Ce fut un enterrement à la mode hindoue. Tableau après tableau, dans le malaise et la stupeur générale, on vit non seulement s'effondrer le spectacle péniblement tiré par Gide d'un de ses plus fameux romans, mais la substance même de ce roman se volatiliser aux feux de la rampe comme la dépouille ironique d'un brahmane parmi les flammes du bûcher funéraire. A la fin, il ne resta que des cendres. Bien entendu, la gloire de Gide sort intacte de l'aventure. Tout de même, cet échec remet « Les Caves du Vatican » à leur véritable place : celle d'un amusant document pour la petite histoire littéraire, sans plus.

Qui diable a bien pu suggérer à l'auteur de « La Porte Étroite », l'imprudence d'un tel spectacle ? Il procède à la fois de l'ancien Châtelet, de la revue 1900, et du film en couleurs mal sonorisé. Scéniquement, la matière dramatique du roman était d'ailleurs fort difficile à manier. Elle se compose, en effet, de deux actions parallèles, n'ayant aucun lien entre elles, qu'on s'étonne déjà de voir réunies dans un même livre. La première nous montre un escroc, Protos, extorquant de l'argent à des dévots exagérément crédules en leur faisant croire que le pape, prisonnier des francs-maçons et remplacé au Vatican par un sosie, réclame leur secours. C'est d'une telle niaiserie qu'on se demande comment Gide a pu s'amuser une seule minute, même par malice, à écrire pareilles sornettes.

La seconde histoire, celle de Lafcadio qui fit couler tant d'encre et impressionna si fort les jeunes gens il y a trente ans, met en scène un petit descendant dégénéré de Julien Sorel qui se trouve être intérieurement libre, et croit échapper à la morale bourgeoise, en jetant, sans aucune raison, par la portière d'un compartiment de chemin de fer un pauvre bougre qu'il n'a jamais vu. C'est le fameux « acte gratuit ». On reste ahuri qu'on ait pu discuter jadis à perte de vue sur un cas si caractérisé de délire. De nos jours, Lafcadio nous paraît simplement candidat à l'examen mental, suivi d'un traitement approprié dans une clinique spécialisée.

Tout cet anarchisme de paravent, ces mandarinades dépourvues du moindre risque véritable, ces papotages de douairière, ces ironies minuscules d'intellectuel bourgeois jouant l'affranchi, apparaissent singulièrement inexcusables à une génération qui connut des actes autrement dramatiques et des choix plus angoissants, qui s'apprête peut-être à en rencontrer d'autres, demain, sur sa route. En période heureuse, le scribe peut distraire les citoyens. Ses inventions ne tirent pas à conséquence. Aux heures graves, son devoir est de se taire.

La Comédie a monté la pièce avec somptuosité. Berthe Bovy, Béatrice Bretty, Renée Faure, Andrée de Chauveron, Jeanne Moreau, Yonnel, Henri Rollan et une troupe nombreuse lui présentent l'appui de leurs talents. Citons à part M. Roland Alexandre qui fait de Lafcadio une création remarquable. M. Jean Meyer me sur-scène devrait conseiller à Jean Meyer de ne pas jouer le rôle de Protos dans le style du « Tour du Monde en 80 jours ». Certains décors de Malelès sont charmants.